

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Péloponnèse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 271-275

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saluti da ...*

*par Giuseppe Biscossa*

## *Péloponnèse*

Patras, le ...

Cher Marc,

Ce matin, en me réveillant et en regardant au-dehors par la fenêtre, j'ai eu la plus sensationnelle impression à laquelle j'aurais pu m'attendre. Ce fut comme si, durant la nuit, quelqu'un m'avait ravi et reporté, en plein sommeil, à Lugano.

En effet, dans un ciel tout bleu, on voyait le San Salvatore, la chère montagne, au milieu du « Ceresio » de mon enfance.

J'ai dû me frotter les yeux pour me sortir du rêve que j'étais en train de faire ; mais cela ne m'a servi de rien : c'était vraiment le San Salvatore.

Ce qui plutôt m'a servi, ce fut la voix fraîche d'une fillette qui chantait, par je ne sais quel jeu local ou par quelque fantaisie, les nombres de un à dix : « Ena - Duo - Tria - Tèssera - Pente - Exi - Epta - Okto - Enia - Thekka. » Alors je me suis rappelé que j'étais en Grèce, dans le Péloponnèse, à Patras. Je me suis dit en moi-même : « Kalimèra, Kirio », « Bonjour, Monsieur ». Je me suis levé et sans même prendre mon petit déjeuner, je suis sorti en ville où je m'embarquerais pour Brindisi au terme de mon séjour en Hellade.

Cher Marc, quelle ville sympathique, Patras ! Des places bien aérées, de longues avenues, des édifices neufs et riants, un château sur une colline immergée dans une

mer d'oléandres roses, blancs, rouges qui embrassent les antiques murailles vénitiennes, les enserrent, les caressent légèrement à chaque coup de brise. A travers les arcs, la vision de la mer et de cette montagne qui est absolument la copie du San Salvatore de Lugano, mais seulement rendue bleuâtre par la vaste étendue des eaux qui l'entoure jusqu'à l'horizon, presque un peu transparente dans la grande luminosité méditerranéenne. Et là-bas, le port, en pleine agitation ; des navires qui accostent, qui appareillent, qui déchargent, qui chargent. Une cité pleine de vie, Patras.

Je le sais, cher ami lointain : je t'ennuie un peu en te parlant de Patras, cette ville qui à toi ne te rappelle absolument pas l'Hellade, mais plutôt notre manière de dire « aller à Patras » qui n'a rien à faire avec des images poétiquement suggestives. Tu aurais préféré que je te parle d'Olympie, de Sparte, d'Argos, de Corinthe, d'Eleusis.

Ce n'est en effet que cette Hellade-là et seulement celle-là que nous connaissons, nous, les Occidentaux, imbus depuis l'école d'histoire, de mythologie grecques, cette Hellade au marbre gris, aux mythes tragiques, aux mémoires solennelles. Ce qu'il y a à Patras, cela n'a absolument aucune importance dans notre vision traditionnelle de la Grèce. Par contre, après les heures que j'y ai passées aujourd'hui, accomplissant mon tour parmi les glorieuses ruines du Péloponnèse, pour moi, cela a une importance qu'il y ait à Patras un certain petit salon de coiffure où je suis allé me faire raser après m'être levé, comme je l'ai fait, pour voir cet étrange San Salvatore qui projette son ombre sur les flots de la Mer Ionienne. Enfin, j'y ai trouvé, habillé en figaro, avec ses peignes et ses ciseaux dans la poche, le dernier disciple de ces grands philosophes grecs dont nous admirons si souvent les sublimes doctrines en nous gardant bien de les mettre en pratique ; ou plus simplement un authentique disciple du Christ, un homme universel par vocation innée.

Il était en train de me savonner et il parlait, comme aussi en Grèce le fait tout coiffeur bien. Mais il ne disait pas les choses habituelles de tous les coiffeurs. Il racontait ses souvenirs d'officier des « Andartes », des

hors-la-loi, c'est-à-dire des partisans luttant contre les forces de l'Axe, durant la seconde guerre mondiale. Il me parlait de cette terrible guerre dans laquelle les deux ennemis, — ceux des repères, en uniforme, et ceux qui se tenaient à l'écart, sur les montagnes, dans les vallées sans fraîcheur, avec tous leurs vêtements étranges et déguenillés sur eux, — exploitaient chacun la soif de l'autre comme une arme, coupaient les conduites, et empoisonnaient les sources et les puits.

Cela faisait peur de voir cet homme avec son rasoir en main s'échauffer lentement au souvenir de cette haine féroce vieille de plus de quinze ans. On comprend : il avait dû souffrir, et beaucoup. Dans un certain sens, il était en droit de haïr : du reste, certaines gens qui n'ont jamais souffert, qui n'ont aucun motif de garder rancune contre leur prochain, ne haïssent-ils peut-être pas aussi durement et avec autant d'entêtement ?

Puis le coiffeur, ex-commandant des héroïques hors-la-loi, eut un soudain mouvement de tête, un sourire triste, comme celui qui verrait une bagarre sanglante entre garçons pour des motifs futiles. Il dit : « Quelle vilaine histoire, se tuer comme cela, tandis que nous aurions tellement besoin d'être d'accord ! Et aujourd'hui, ceux qui nous réapprovisionnaient en munitions et en vivres, par les airs, mettent à mort nos garçons à Chypre ; et ceux qui nous ont ravi nos enfants pendant la guerre civile qui a succédé à la guerre contre l'étranger, nous offrent des locomotives et des camions de transport à des prix d'amis.

» Moi je me rencontre au bar avec celui qui devait me tuer et que je devais fuir. Sur la mer Ionienne, c'est la paix, tandis qu'il y a la guerre en d'autres endroits du monde et elle continue pour les femmes restées sans mari, pour les enfants qui n'ont plus de père.

» Quelle saleté ! Et tout change : en 1945, j'étais un héros, aujourd'hui je suis un coiffeur. »

Je croyais que c'était la tirade habituelle de celui qui, dans son tiroir, a déjà là, tout prêts, la liste de signatures en vue des pétitions antiatomiques étrangement dirigées contre un seul des hémisphères où l'on fait exploser des engins nucléaires, ou le manifeste pour

l'abolition du service militaire obligatoire. Au lieu de cela, il me regarde bien en face et me dit :

« On comprend que si je me trouvais dans la même situation qu'alors, je retournerais faire ce que j'ai fait là-haut, dans le maquis, en 1945. Parce qu'il est mieux de mourir en hurlant à côté d'une fontaine empoisonnée par l'ennemi, de se tordre avec une balle dans le poumon en crachant du sang, plutôt que de se laisser commander par d'autres. Je parle ainsi seulement pour dire que ce serait tellement beau s'il n'y avait pas de tyrans et si tout le monde pouvait s'accorder. »

C'étaient un peu les choses qu'on a l'habitude de dire quand on a envie d'ébahir quelqu'un : mais je m'aperçus que dans la boutique, il s'était créé une étrange émotion. Comme je retournais à l'auberge, on m'expliqua que cet homme avait accueilli dans sa boutique les deux enfants du collaborationniste qui, dans l'hiver 1943-1944, lui avait fait fusiller son propre fils par les Allemands, afin qu'ils ne restent pas sans pain par la faute de leur père.

Voilà, en Grèce, de tels faits naissent d'une sagesse antique, habituée à raisonner sur des choses valables de part et d'autre de l'isthme de Corinthe, de part et d'autre de la mer, pour tous les hommes, pour l'éternité.

Le berger analphabète, parmi les rochers rougis du Péloponnèse, porte en lui un poids d'universalité plus intense que celui de beaucoup de professeurs universitaires qui ont dicté les mots à inciser sur les marbres afin de perpétuer dans l'Europe et dans le Monde les haines suscitées par les « grandes » et « petites » guerres, dans lesquelles se sont saignés les peuples de notre siècle.

Tu te sens bien au milieu de cette humanité grecque vraiment « humaine ». Tu comprends combien comptent peu pour la civilisation, la richesse et l'économie.

Après un peu de temps que tu demeures avec ces Grecs, que tu écoutes leur langage, à la fois solennel à cause des mœurs antiques qui y affleurent, et enfantin, chantant, tu te découvres l'ami de tous. Tu jouis aussi mieux du paysage qui, ici, dans le Péloponnèse, a la grande chance de se trouver dans une zone bénie par l'eau et la verdure.

Il y a un bosquet, une plantation de pins ; on peut monter sur une colline au pied de laquelle s'étend Patras, qu'on n'oublie pas facilement si, avant de traverser le canal de Corinthe, on a parcouru l'Attique frappée par le soleil.

On quitte la chaleur stagnante sur le port et on monte sur une belle route parfumée de résine. Soudain, tout blanc, un couvent où les vieux moines orthodoxes t'accueillent avec la même cordialité hospitalière que nos Capucins du Bigorio ou du Sasso. Et leur offre, leur don, c'est l'eau qui sort du mont dans une petite fontaine jalouse de son ombre et de sa fraîcheur.

Et toi qui, peu auparavant, étais en train de penser aux magnifiques possibilités de la Grèce, même en dehors des grands souvenirs archéologiques, à la possibilité, par exemple, de transformer ce vert Péloponnèse, hospitalier à un certain point de vue, en une espèce de préalpe de la mer Ionienne, alors toi, tu désires tacitement de tout ton cœur que, si la bienfaisante transformation se réalise, comme cela est souhaitable, rien ne change dans cette île blanche de silence parmi les pins où, en te la donnant, le moine octogénaire trace sur la coupe d'eau fraîche un signe de Croix, les doigts joints comme le Christ des icônes byzantines, en bénissant la vie qui, de l'eau profonde et secrète, tire la force victorieuse et en fait une énergie féconde, qui a la puissance du soleil.

Je t'écrirai bientôt de nouveau.

Au revoir.

ton SERGE

(Traduction des élèves de Syntaxe)